

QUE DEVINT LA MUSIQUE À METZ DURANT LA RÉVOLUTION ?

Pour décrire l'état de la musique à Metz durant la Révolution, il est nécessaire de l'observer avant la date particulière de 1789.

Comme dans toutes les villes de province, la population est avide de cet art merveilleux qui, non seulement « charme l'oreille », mais anime toutes les cérémonies de la vie quotidienne.

En notre ville de Metz, beaucoup de ces musiciens vivant dans la plus parfaite quiétude, vont voir leur existence totalement bouleversée par les événements rapides et inattendus de cette fin de siècle.

A Metz il existait au moins trois groupes d'instrumentistes : l'orchestre du théâtre, les Symphonistes de la Ville et, le plus talentueux, le corps des musiciens de la Cathédrale, sur lequel nous nous étendrons davantage. Peu nombreux, chacun des groupes renforçait à l'occasion l'effectif des autres ensembles. De plus, dans plusieurs paroisses, des musiciens participaient aux offices religieux et aux processions nombreuses avant 1789. Toujours suivies par une foule conséquente, elles disparaurent brusquement. Heureusement pour le bon peuple messin, elles furent remplacées par d'autres fêtes, aussi bien fréquentées. Qu'importait le dieu, pourvu qu'on ait la musique !

Les juifs eux-mêmes avaient créé un corps de musiciens qui nous sont moins connus, et qui se manifestaient à la Synagogue ou dans la Juifruie, au travers de laquelle on avait coutume d'élever une arche sur laquelle les musiciens se tenaient.

Commençons par les musiciens de la Cathédrale. Cet ensemble existe depuis environ 1557, après le siège de Metz, puisque le nom d'un maître de musique est cité à cette date dans un document ecclésiastique. Mais aucun nom de musicien, de même que le nombre d'exécutants ne nous sont parvenus avant le XVII^e siècle. Ce nombre varia beaucoup ensuite, pour se fixer à quinze en 1789. En plus de la préparation des offices, le maître de musique enseignait son art à de jeunes enfants dont certains appartiendront par la suite au corps des musiciens.

Ceux de 1789 vont beaucoup souffrir des événements de la Révolution, surtout qu'ils avaient une vie bien agréable jusqu'aux dramatiques circonstances de la fin de l'année. En plus d'un traitement honorable qui leur permettait une vie sans soucis, les musiciens de la cathédrale étaient logés gratuitement avec leur famille. L'église Saint-Pierre-le-Majeur, située au milieu de la place d'Armes actuelle, tombant en ruine, on construisit deux corps de logis parallèles de deux étages dans la nef, qui furent réservés aux musiciens et aux chantres. Entre les deux bâtiments, une ruelle nommée rue des Musiciens.

Plus tard, lors de la construction de l'actuelle place d'Armes, ces bâtiments furent détruits et une nouvelle maison, disparue aujourd'hui, fut édiflée sur la droite de la rue d'Estrées, en descendant vers la place de Chambre. Cette nouvelle demeure des musiciens était plus moderne, puisqu'elle possédait une piscine, c'est-à-dire une grande salle pour le bain, avec « une allée en pierres bises ».

Lorsqu'ils étaient malades, les musiciens recevaient des secours, ils continuaient à percevoir leurs appointements lorsque l'âge les empêchait de poursuivre leur art, et leurs veuves jouissaient d'une pension après leur mort. Un cimetière privé leur était réservé derrière le chœur, c'est-à-dire rue du Vivier actuelle.

C'est dire que la suppression du corps des musiciens de la cathédrale, survenue fin 1789, par un décret du Conseil général de la Commune de Metz, fut accueillie avec stupeur. Cette merveilleuse situation, assez rare il faut bien l'avouer, s'effondrait sans aucune possibilité de recours, malgré la pétition que les musiciens adressèrent à l'Assemblée Nationale, et dans laquelle ils font état de leur grande peine et supplient les élus de la Nation de surseoir à cette néfaste décision. Aucune réponse ne leur fut donnée.

Nos musiciens cherchèrent une autre situation, qui au théâtre, qui à la Ville; certains s'engagèrent dans la Garde Nationale ou dans une musique régimentaire, d'autres enfin changèrent d'activités. En fait, les cérémonies se poursuivirent à la Cathédrale et les musiciens y participèrent comme avant leur renvoi. Ils furent rétribués ponctuellement pour chaque occasion pendant toute l'année 1790. Puis l'église est fermée et les scellés apposés. Lorsque l'évêque constitutionnel Francin fait son entrée à Metz, c'est la musique de la Garde Nationale qui officie.

Mais la Cathédrale est bientôt ouverte à nouveau et une nouvelle maîtrise est engagée sur concours par la municipalité en mai 1791. La plupart des musiciens licenciés se présentèrent et furent reçus. Ils étaient maintenant rétribués par le district de Metz, et leur répertoire changea considérablement, car la musique à la gloire de l'Être Suprême était plus guerrière que celle des motets et autres psaumes à laquelle ils étaient habitués.

Le corps des musiciens de la cathédrale résista durant la tourmente révolutionnaire, l'Empire, la Restauration et ne disparut qu'à la fin du XIX^e siècle.

En 1789, le maître de musique se nomme Michel-François Lauret, en poste depuis un an seulement. Lorsqu'il fut licencié, il quitta la ville. Au rétablissement de la maîtrise en 1791, c'est Antoine-François Millet qui est reçu au concours. Mais en 1792 il part pour la Russie et son remplaçant sera Jean-François Sautré, prêtre et vicaire épiscopal du département. Sautré assura son poste durant toute la Révolution et fut remplacé

en 1802 par un autre prêtre, Jean-Baptiste Valentin jusqu'en 1818. Enfin ce fut Nicolas Panel, un laïc, qui lui succéda jusqu'en 1830.

Parmi les musiciens et les élèves de la maîtrise de la cathédrale, certains préférèrent poursuivre leur carrière à Paris après la suppression du corps des musiciens. Parmi ceux-ci, il faut citer Louis-Victor Simon, fils, petit-fils et neveu de musiciens de la cathédrale, élève de la maîtrise qui écrivit sa première œuvre lyrique en 1790, avec le poète Fabre d'Églantine comme librettiste. Ce dernier devint son ami et son collaborateur préféré pour la douzaine d'opéras-comiques qui furent créés à Paris de 1790 à 1820. Simon était administrateur du Théâtre Montansier, mais ne dédaignait pas d'assurer sa partie de violon dans l'orchestre de son propre théâtre. Aujourd'hui, la seule œuvre de Simon encore connue est la chanson *Il pleut, il pleut bergère*, qu'il écrivit avec son ami Fabre d'Églantine.

Plus brillante fut la carrière de Louis-Luc Loiseau de Persuis, fils d'un maître de musique de la cathédrale et élève de la maîtrise. Dès 1780, paraît-il, il écrivit plusieurs motets qui furent exécutés au Concert spirituel à Paris. Il avait onze ans ! Il est joué à l'Opéra-Comique à l'âge de 20 ans. Sa carrière fut ensuite vertigineuse : en 1795 il est professeur au Conservatoire de Paris, et, peu d'années après, maître de chant à l'Opéra. Puis il cumula successivement les postes d'Inspecteur Général de la Musique, premier chef d'orchestre à l'Opéra, premier chef d'orchestre à la Chapelle de l'Empereur, et enfin Directeur de l'Académie Royale de Musique et du Théâtre Royal italien. Son œuvre fut considérable.

D'autres compositeurs furent moins connus, comme Nicolas Mangenot, également issu de l'école de la cathédrale. Il termina ses études à Paris et créa une école à Épinal. Auteur de plusieurs concertos pour cor et orchestre, de symphonies, romances et élégies, il a en outre publié des ouvrages pédagogiques.

L'instituteur Cerf-Michel Halphen ne quitta pas Metz, et écrivit des chansons patriotiques qui eurent, en notre ville, le plus grand succès. Il est également l'auteur d'un jeu de cartes harmoniques renfermant tous les accords.

Il est un personnage très pittoresque qu'on ne peut éviter d'évoquer durant cette période de notre histoire, c'est Gaspard Sornet. Il fut d'abord prêtre, et la Révolution le trouva curé de Bionville. Obligé de quitter son presbytère, il prêta le serment civique et devint l'un des vicaires de l'évêque constitutionnel. Contraint de renoncer à ces nouvelles fonctions, il servit dans la Garde Nationale et exerça la profession de musicien. Il publia une foule de chansons et de poésies, qu'il interprétait lui-même dans les rues, en s'accompagnant à la guitare. Toutes les occasions étaient utilisées par Sornet, événements politiques ou victoires de nos armées pour écrire des chansons. Après la tourmente, on le trouve au pupitre de contrebasse à l'orchestre du théâtre.

Le théâtre, qui ne chôma jamais durant toute la période révolutionnaire, possédait un orchestre important, car certains musiciens de la cathédrale vinrent rejoindre leurs collègues après leur licenciement. De 1786 à 1814, le chef de cet orchestre fut François Bolvin, assisté par François-Michel Duchaumont, par ailleurs, violon-solo. Les directeurs de cette époque, Jean-Étienne Denesle et Jean-Guillaume Dupuy étaient l'un et l'autre membres du Conseil Général de Metz, ainsi que l'artiste lyrique Belval. Tous les ouvrages lyriques créés à Paris étaient systématiquement repris sur notre scène.

Les Symphonistes de la Ville, qui participaient aux processions et concerts de l'Hôtel de Ville, étaient dirigés par Jacques Lefebvre jusqu'en 1787. Avec la suppression des processions, les musiciens de la ville seront surtout employés à faire danser ou à jouer pendant des repas. Il se créa une véritable organisation de musiciens de bals dirigée par les cinq frères Mirguet. Ces derniers pouvaient fournir jusqu'à trente instrumentistes au cours de la même soirée, pour différents bals publics. Quelques fêtes de la Révolution permettront à ces musiciens de réapparaître, mais très vite ils seront remplacés par la musique du théâtre, puis par celle de la Garde Nationale.

Le corps des tambours de la Milice bourgeoise était fort utilisé durant cette période. De 14 instrumentistes en 1790, ils passèrent à 24 en 1792, 36 puis 50 en 1793, pour revenir à 30 en 1794 et 36 en 1795. Mais, devant les dépenses excessives que représentait ce nombre important de tambours, la commune les ramena à 5 ou 6 en 1798. Le Tambour-Major était Pierre Gobin durant cette époque.

La musique de la Garde Nationale fut créée en 1790, et ce fut une aubaine pour les musiciens de la cathédrale licenciés, dont un grand nombre grossit les rangs de ce nouveau corps de musique. Le premier chef de cet ensemble était le baron Seyfert, également violoniste au théâtre et peintre de talent. Obligé d'émigrer en 1793 pour sauver sa tête, il fut remplacé par Henry Kandelka jusqu'en 1795. La charge de chef de la musique de la Garde Nationale étant éligible, Kandelka la perdit au bénéfice de Fizaine, mais demeura chef de la première section, la seconde étant placée sous la direction de Collard. En 1798, Kandelka partagea la direction avec Frédéric Bardelle. A ce moment, les 27 musiciens de la création se retrouvent 40.

Parmi les musiciens de la Garde Nationale, il faut citer un agitateur politique nommé Jean-Baptiste Trotebas, musicien obscur jusqu'en 1791. Jacobin convaincu, mais d'une envergure médiocre, il fut membre de la commune en 1792, et devint président de la Société populaire qui se réunissait dans l'église Notre-Dame, ainsi que membre du Comité de surveillance en 1793. Il fit beaucoup parler de lui à Metz; c'est lui qui réglait l'organisation des fêtes populaires de tous genres avec son collègue Viville. La chute de Robespierre fut l'arrêt de ses agissements. Arrêté et

envoyé à Paris, il réussit à sauver sa tête, revint à Metz, créa un journal, et finit par disparaître de la vie publique et de la ville.

La suppression de l'École de la cathédrale va permettre à quelques professeurs d'ouvrir des cours de musique plus ou moins importants. Ceux de Férouillat sont certainement les plus fréquentés. Créés en 1775, ils existent encore en 1793.

Un autre musicien messin ouvrit également une école de musique. Martin Thomas, musicien au théâtre et père du compositeur Ambroise Thomas. En 1794, il créa la première société de concerts de Metz, dont il reçut l'autorisation de la municipalité, « les jours où il ne serait pas occupé au théâtre ». Thomas associa ses collègues à cette création, les répétitions ayant lieu chez lui, place de la Liberté (place Saint-Louis).

Cette association périclita après deux concerts, et en 1797, l'imprimeur Behmer fonda la Société Philharmonique de Metz, première du nom, qui fonctionna jusqu'en 1800 environ. A cette date, Behmer eut des ennuis avec la justice, son nom figurant par erreur sur la liste des émigrés.

La Société Philharmonique fut reprise en 1810 par un musicien italien du nom de Pavani, qui créa également une école de musique. En 1833, le commandant Soleirol, amateur d'art éclairé, donna une impulsion nouvelle à cette Société Philharmonique, alors que Victor Desvignes créait le Conservatoire de Musique.

Comment réagit la population de Metz face à ces événements qu'elle n'attendait pas et qui bouleversa ses habitudes ?

Les Messins étaient très mélomanes si on en juge par le nombre de manifestations musicales et lyriques relatées dans les *Affiches de Lorraine*, qui réunissaient un public important et averti. Chaque événement était l'occasion d'entendre de la musique, le matin à la Cathédrale, le soir à la Comédie : naissance dans la famille royale ou chez un personnage important de Metz, visite à Metz d'une personnalité française ou étrangère, installation d'un nouvel évêque, d'un gouverneur, intendant ou maître-échevin, victoire des armées françaises, traité de paix et même funérailles.

Avec le nouveau régime, le théâtre ne cessa pas de produire des œuvres lyriques du répertoire ou de circonstances. Les spectacles ne commençaient pas avant d'entendre les « airs chéris Ça ira ou l'hymne des Marseillais ». Quelquefois un discours patriotique, souvent écrit par le citoyen Crux, artiste, était prononcé au début du spectacle.

La musique de la Cathédrale ne jouait plus que des airs révolutionnaires ou des hymnes pour les fêtes décadaires, d'un caractère martial et énergique. Gossec a ainsi composé des œuvres comme l'*Hymne à la Liberté* ou l'*Hymne à l'Être Suprême*, souvent jouées à Metz et dans

lesquelles la tendresse était absente. C'est sans doute la raison pour laquelle l'air de Jean-Jacques Rousseau *Allons danser sous les ormeaux* était souvent demandé par les spectateurs du théâtre, avides de musique moins guerrière.

C'est sans doute aussi la raison qui a poussé Martin Thomas d'abord, puis Behmer ensuite à créer une Société de concerts, qui a permis aux mélomanes messins d'entendre enfin de la bonne et vraie musique, dont ils étaient privés. Cette musique qu'ils pratiquaient certainement chez eux, car au début des événements de 1789, il y avait à Metz 18 luthiers ou marchands de musique et 8 facteurs d'orgues ou de « clavessins » ! Le plus célèbre, Simon Gilbert a laissé quelques violons et altos qui ont changé plusieurs fois de mains avant 1799, si on en juge par les annonces passées dans le *Journal de Moselle*.

Des artistes de passage attiraient également les Messins lors de concerts occasionnels, donnés soit dans la grande salle du Gouvernement, soit dans les salons de l'Hôtel de Ville, ou tout bonnement au théâtre.

En effet, aucune salle de concerts n'existait à cette époque. L'apparition de Sociétés de musique n'a pas permis de corriger cette lacune. C'est seulement aujourd'hui que Metz vient d'inaugurer une véritable salle de concerts avec l'Arsenal.

Les amateurs de musique de 1989 sont plus heureux que ceux de 1789. Est-ce pour cette raison qu'ils fêtent le bicentenaire ?

Gilbert ROSE